

Une figure du Pays Basque :

Laurent APESTEGUY de Saint Jean le Vieux

En remontant la rue principale de Saint-Jean-le-Vieux, nous trouvons à droite l'actuel presbytère de la paroisse. Celui que nous avons connu dans notre enfance, du temps de l'abbé Gombault, se situait plus bas. Pourquoi ce changement ? C'est qu'au-dessus de la porte d'entrée, nous apercevons une inscription : "Cette maison a été donnée par la famille Apestéguy pour servir de presbytère". Cela devait se passer dans les années 50. Tout en admirant une telle générosité de la part de Rosalie Apestéguy, sœur de Laurent et dernière survivante de la famille, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, dans le même temps, que ce patronyme basque signifie justement "presbytère".

Remontons à la fin du XIX^e siècle, au 8 novembre 1887. C'est dans cette maison si avenante, à deux pas de l'église, que naquit Laurent Apestéguy.

La famille, l'église, l'école et le fronton de pelote basque formeront le milieu où il évoluera, tout en donnant les satisfactions les plus grandes à ses parents, à ses maîtres et à ses prêtres.

C'était, en effet, un enfant précoce et brillant. Il lui suffisait de parcourir une seule fois sa leçon pour la retenir. Capable de résoudre des problèmes difficiles en un tour de main, il suscitait l'admiration de son maître, M. Curutchet, et de tous ses camarades, d'autant plus qu'il n'en tirait aucune vanité.

Ajoutons à cela une piété déjà solide. Personne ne s'étonna donc, dans le village, de le voir prendre le train pour le Petit Séminaire de Larressore, où il continua de briller d'un bout à l'autre de son "cursus". L'un de ses condisciples me dit, il y a bien longtemps de cela, que Laurent, parvenu à la dernière année de ses études secondaires, passait ses récréations à se promener avec ses professeurs tout en discutant avec passion de questions philosophiques.

L'école des philosophes péripatéticiens d'Athènes semblait avoir émigré à Larressore.

Son ouverture aux autres et sa gaieté communicative élargissaient sans cesse le cercle de ses amis. Il me suffit un jour de tomber sur un article de Christian d'Elbée, de Saint-Jean-le-Vieux, paru à la fin des années 20 dans la revue *Gure Herria*, pour me rendre compte que, chez Laurent, la bonne humeur et le sens de l'humour étaient l'un des aspects de sa charité. Le rire, quel remède !

Un autre compatriote de ses amis me dira également que, dans ce registre, il n'hésitait pas à teinter ses propos d'une tonalité quelque peu rabelaisienne, à la surprise de certaines personnes qui ne connaissaient pas ce boute-en-train.

Doué pour la musique, il fit partie de la fanfare du Séminaire. De même, ses dons de comédien lui permettaient de prendre part à des représentations théâtrales, pour la plus grande joie du public.

Il poursuivit ses études avec le même brio au Grand Séminaire de Bayonne, puis à celui de Nay.

Les élèves avaient dû se réfugier dans cette dernière localité pour se plier à la loi de la Séparation entre l'Église et l'État et aux confiscations qui suivirent.

Il fut ordonné prêtre en juillet 1910 sans avoir atteint ses vingt-trois ans, donc avec plus de deux ans d'avance, ce qui confirme à la fois la solidité de ses aptitudes et celle de sa vocation. La première messe qu'il célébra dans sa paroisse de Saint-Jean-le-Vieux rassembla la foule des grands jours. Laurent, orateur dans l'âme, impressionna l'assistance par son talent et sa force de persuasion, d'autant plus que sa robuste constitution lui permettait de parler haut et clair.

Nommé vicaire à Saint-Jean-Pied-de-Port, il s'occupera activement de l'éducation des enfants et des jeunes. Au bout d'un an, l'Évêque de Bayonne va le transférer à Saint-Martin de Biarritz, chantier bien plus vaste et à sa mesure, où il travaillera pendant huit ans. Ensuite, il fera partie des Missionnaires d'Hasparren, chargés de prêcher des missions de quinze jours dans les diverses paroisses du diocèse. Il sera aussi l'aumônier de la jeunesse Catholique du Pays basque, poste difficile s'il en est, qui réclame de grandes qualités d'entraîneur.

Dans les archives d'une famille, je lus, tout enfant, un entrefilet que Laurent avait fait paraître dans un journal régional, à l'occasion du mariage des parents, célébré en 1926 à l'église de Saint-Jean-le-Vieux. Ami à la fois des deux époux et connaissant leurs goûts musicaux, il leur souhaitait de chanter toute leur vie "un duo d'amour". Il savait donc s'éloigner des formules toutes faites. Il signa, à son habitude, "Le bohémien".

Plus tard, me rappelant ce pseudonyme, je pensai que son sens de l'humour y transparaisait. Mieux encore, comme il y avait tout un quartier de *buhamíak* à Saint-Jean-le-Vieux et dans certains villages environnants, il me sembla que, s'appliquant la célèbre phrase de Saint-Paul où il se déclare "Grec avec les Grecs, esclave avec les esclaves", il n'hésitait pas à se faire lui aussi l'un d'eux, afin de leur éviter toute discrimination raciale. Il avait un sens inné de la justice.

Chaque fois que Laurent allait prêcher dans une église, rares étaient les places disponibles, car les auditeurs étaient déjà là, comme le rapporte l'abbé Jean-Baptiste Etcheberry, ancien aumônier de l'Hôpital de Bayonne dans l'un de ses livres de souvenirs. Il raconte comment, durant son service militaire à Tarbes, il obtint une permission exceptionnelle pour aller écouter notre orateur à l'église de Saint-Jean-de-Luz, à l'occasion de la Grande Semaine des Sports basques de 1923.

Devant un parterre de personnalités du monde politique et militaire, devant une assistance qui remplissait nef et tribunes à ras bord, Laurent subjuga ses auditeurs. "Laissez-nous notre âme !", tel fut le maître mot de la conférence, car il devinait déjà quelle serait l'influence néfaste des modes et des idéologies venues d'ailleurs sur les Basques et sur leurs traditions culturelles et spirituelles. Cette tentative de sauvegarder l'âme basque fait penser à l'essai qui sera publié dans la clandestinité en 1941, "France ! Prends garde de perdre ton âme !".

Jean-Baptiste Etcheberry aussi, comme tout l'auditoire, fut impressionné par le talent de l'orateur, célèbre pour lors dans la France entière. Mais, s'il était à l'aise en chaire, il ne l'était pas moins à son bureau, au moment de rédiger un article, que ce fût en français ou en basque. Il avait remporté le premier prix dans un concours littéraire organisé sur le plan national par le journal La Croix.

En 1995, les Editions Pamiela de Pampelune ont publié, dans *Les écrivains basques de Navarre* de José María Larrea, quelques-uns des articles de Laurent parus en basque dans la revue *Gure Herria*, qu'il contribua avec d'autres confrères à fonder en 1921 et qui devait poursuivre son chemin jusqu'en 1976.

Les sujets traités portent sur le domaine social, politique et religieux :

"*Gurea nahi*", à propos des réparations exigées aux Allemands à la suite de la Grande Guerre, vu les immenses sacrifices que la France et ses Alliés ont dû consentir humainement et financièrement.

L'inflation galopante qui sévit en Allemagne lui permettra-t-elle de payer ses dettes ?

"*Gure xokoan, Larresoro*" au sujet de la confiscation, en 1906, de son "très cher séminaire de Larressore". Transformé en hôpital durant la Grande Guerre, on pensait qu'il reviendrait à sa destination première, mais certains élus ont refusé, "parmi lesquels deux Basques !"

"*Hordago bat*" sur le référendum des habitants de Silésie, région tiraillée entre l'Allemagne et la Pologne, désireuses l'une et l'autre de posséder ses mines de charbon.

"*Izurritea mendietan*" à propos d'une épizootie qui ravageait les troupeaux de brebis de nos montagnes et de la désolation des bergers de Garazi.

"*Hil harriak*", sur les stèles discoïdales et les dessins qu'en a tirés Louis Colas dans son ouvrage, *La Tombe basque*, ainsi que sur ses commentaires très pertinents. Il déplore que beaucoup de ces pierres, laissées à l'abandon dans nos cimetières, soient foulées aux pieds par les passants et que s'effacent ainsi les précieuses inscriptions ciselées par nos aïeux.

"*Pastoralak*", où il se déclare partisan de la pastorale souletine classique, loin de toute tentation de modernisation, car "ce que réclament nos visiteurs, c'est de voir comment nos aïeux faisaient du théâtre".

"*Asto lasterkak*", qu'il condamne de toutes ses forces, car ce mélange de cavalcade et de charivari, à l'occasion d'un fait divers qui a fait jaser le village, lui semble tout à fait déplacé, comme contraire à la charité.

"*Napartar beso indartsua*", où il parle des reliques de Saint-François-Xavier qui parcoururent le Pays basque et la France en 1922 et attirèrent de nombreux fidèles sur leur passage. Il s'agissait, en l'occurrence, de son bras droit, celui qui lui permit de jouer à la pelote dans sa jeunesse et de travailler en Inde et au Japon en tant que missionnaire.

"*Hatsa hartuz*", où il s'excuse, sur un ton badin, de n'avoir pu envoyer à temps son article au mensuel *Gure Herria*. "C'est toutes les quatre semaines que revient notre tour, plus souvent donc qu'il n'y paraît, surtout pour celui qui a d'autres occupations. Nous pensions pouvoir le faire à la fin de la semaine dernière, mais le temps a filé, sans que nous ayons pu nous acquitter de notre tâche.

Heureusement notre directeur, Oxobi, n'a pas froncé les sourcils... Bien plus, ayant appris que nous souffrions de la gorge, il s'est mis en devoir de réclamer des prières pour notre guérison. Et voilà comment, conforté par ces prières, soigné par les mains expertes de notre ami Dufau, nous nous remettons à notre travail de chroniqueur".

Nous avons là un petit échantillon des sujets qu'il traite dans *Gure Herria*, et qui reflètent les préoccupations de l'époque, le premier quart du XX^e siècle au Pays basque. Le style, à la fois énergique et concis, badin à l'occasion, est bien à l'image de sa personnalité. Il ne fait de

concession à personne sur le plan des idées, mais il sait les transmettre tout en respectant les lecteurs, mieux encore : en les aimant.

Il faudrait parcourir toute la collection de *Gure Herria* pour examiner de près tous ses articles, basques ou français et les placer dans le contexte du moment, riche en événements tragiques, comme la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, très durement ressentie par les catholiques du Pays basque en particulier, puis la Grande Guerre, à laquelle les Basques payèrent un lourd tribut, comme le prouvent les longues listes des Morts pour la Patrie gravées sur nos Monuments aux Morts.

Une analyse approfondie des écrits de Laurent Apestéguy pourrait être menée à l'occasion d'un mémoire de maîtrise ou d'une thèse, en élargissant l'éventail des recherches à d'autres écrivains basques de cette époque afin d'établir des comparaisons utiles.

“Ce sont les meilleurs qui partent les premiers”, a-t-on dit souvent. Saint-François-Xavier, dont nous célébrons en 2006 le cinquième centenaire de la naissance au château de Xavier en Navarre, mourut à l'âge de quarante-six ans sur une île de la côte chinoise, alors que la tâche qui l'attendait était immense.

Laurent Apestéguy, lui aussi en proie à une fatigue excessive à force de se dévouer corps et âme à ses fidèles, finit par tomber gravement malade et revint dans sa chère famille, à Saint-Jean-le-Vieux, pour y mourir le 20 janvier 1928, âgé de quarante ans seulement.

Son village natal et le Pays basque tout entier le pleurèrent et lui firent d'émouvantes obsèques dans cette église qu'il affectionnait tellement et qui lui avait tracé sa voie.

J.-B. ETCHARREN

Bibliographie

Hazparneko misionestak, de J.-B. ETCHEBERRY. Imprimerie des Cordeliers. Bayonne, 1986.

Revue *Gure Herria*, numéro spécial consacré à Saint-Jean-le-Vieux, 1955. Souvenirs de Jean Lamarque sur Laurent Apestéguy.

Nafarroako euskal idazleak, tome II. José María LARREA. Editions Pamiela, Pamplona, 1995.

Histoire de l'âme basque, de Roland MOREAU. Imprimerie Taffard. Bordeaux. 1970.